

du Wagner ! Pour le moment, nous allons prendre le thé !

Autour du manoir, sous des pommiers tordus, s'étendaient de profondes allées herbeuses ; des poules y picoriaient, paysage sans majesté, dont la bonhomie convenait à la riche ferme sculptée avec élégance dans le style ironique et joyeux que les compagnons d'armes de Louis XII ramènèrent d'Italie.

Sur une nappe blanche nous attendait le samovar.

Clara Laüer, coupant les citrons, nous raconta, chantant les phrases à son étrange manière musicale russe, ses courtoises disputes avec un vieux professeur anglais d'Oxford qui lui avait fait la cour — en tout bien tout honneur — avec la grâce délicate et l'aisance paternelle d'un gentleman lettré de la formation gladstonienne.

— C'était un charmant homme, mais comme il m'amusait, lui, un intellectuel, en somme ! un professeur à Oxford — avec sa façon traditionaliste, jusque dans ses idées libérales ! Des barrières partout ! Mais il était si courtois qu'il concevait très bien qu'on pût être plus logique que lui ! Il riait toujours quand je lui parlais de Dickens, si cruel pour son pays, et j'étais un peu épouvantée de penser que ce gentleman exquis m'aurait laissée mourir dans une workhouse, sans étonnement, lui toujours correct, toujours exquis, toujours rasé de frais, buvant son thé... Du temps de Walter Scott, c'était une création parfaite, le Gentleman. Aujourd'hui, superposée à tant de misère, c'est un peu odieux... Ne trouvez-vous pas ?

J'ai répondu distraitement, ému, plutôt par le plaisir de voir et d'entendre celle qui me parlait, qu'attentif à des propos dont on jugera cependant qu'ils étaient infiniment plus pénétrants que ceux que généralement une femme peut tenir.

Clara Laüer était une ravissante Européenne... impossible de préciser davantage sa race... Et c'était fort bien ainsi.

J'ai cru saisir que son père était né d'une Circassienne et d'un médecin juif de Nijni. Sa mère était allemande, d'une famille française protestante émigrée sous Louis XIV. Avec tout cela, elle était catholique, et française, on ne sait comment.

Je reprochais un seul défaut à la beauté de Clara Laüer. Celui de me rappeler une merveille déjà classique. Supposez que quelques plis de myopie ou de réflexion, un grand air de sérieux masculin, aient intellectualisé le caractère du tragique profil de la Béatrice de Rossetti : vous concevrez assez exactement l'image : l'éclat vert et doré des yeux rapides, la charmante révolte des masses légères de cheveux noirs, et cette terrible bouche impérieuse où l'on tremble toujours de guetter le mépris. Ses épaules étaient un peu voûtées sous le travail. Ses mains étaient étroites, ses doigts plus longs, et leur phalange se relevait un peu. Sa robe était simple, serrée à la taille par une corde-

lière d'or, sa robe couleur de musique, faite d'une étrange étoffe soyeuse et mate aux reflets infinis.

Jacqueline était blonde. Du haut de son front bombé, descendaient des boucles de cheveux dorés comme des vignes vierges, lumineux ; ses paupières étaient hautes, charnues ; et sa bouche, petite, molle, savait indiquer une agile gamme de sentiments — aussi spirituelle même quand elle parlait que quand elle ne faisait que sourire.

Nous avons causé de mille choses. Avec Jacqueline et Clara, le ton gardait une légèreté pure et périlleuse — moins périlleuse à trois — un goût riche de diversité.

La guerre n'était pas un sujet défendu, rien n'était défendu, mais nous n'en parlions qu'avec la sérénité triste qu'on garde vis-à-vis de ces épouvantables niais disparues dans le vieux passé poétique où les assassinats se font divertissants comme des légendes ; et l'amour de la patrie qui nous tenait au cœur était celui du terroir, le culte des particularités provinciales, la piété des souvenirs d'enfance — un patriotisme tout lyrique, un patriotisme de mécréant.

La France est ma patrie, disait Jacqueline, j'aime certainement mieux la France que l'Allemagne et l'Angleterre. La France est pour moi comme une divinité tutélaire figurée par une femme rieuse et belle, vertueuse parfois, élégante, et dans tous ses propos et ses gestes d'un tact, d'une mesure, qui atteignent au génie. Mais l'Allemagne, un peu plus charnue, est excellente musicienne et son cœur est naïf... La patrie ne peut être qu'aimable, et ses liens ne peuvent être que doux... Savez-vous qu'elles sont bêtes et laides comme de grosses femmes athlètes de foire, ces Teutonia, ces Gallia cuirassées d'écaillés d'huîtres et coiffées de salades !

Ma Patrie n'est que l'Europe, murmurait Clara Laüer avec une modestie moqueuse... et dans sa voix s'harmonisaient toutes les musiques des langues européennes.

Et je leur répondais :

— Ces propos sont sacrilèges, navrants, pour un pur patriote. N'oubliez pas qu'il ne s'agit point d'aimer, mais de haïr. Un Français n'a que faire de célébrer la France, mais de dénoncer l'Allemagne ; et sa patrie, il ne l'aimera pas telle qu'elle est, mais il rêvera d'une patrie toujours, toujours plus grande. Ainsi un Monténégrin doit-il dire : Le Monténégro est le plus noble pays du monde, et, lorsque ses espérances légitimes — on dit toujours légitimes — seront satisfaites, le Monténégro sera le plus grand pays du monde ! Voilà comment parle un vrai patriote, qui doit nourrir dans son cœur, comme faisaient les bandits de Mérimée, une ardente vendetta.

Jacqueline et Clara riaient.

Le vent du soir m'apportait le pénétrant parfum dont Clara baignait ses cheveux.

Nous laissions volontiers, sans en ressentir de l'embarras, se prolonger des silences qui nous donnaient des plaisirs vagues et où les plus sim-